

Jeunes inuit endeuillé·e·s. La force de la culture et du territoire

Les jeunes Inuit du Nunavik font face à un grand nombre de décès au cours de leur vie. Ce phénomène s'explique, en partie, par les nombreux liens significatifs qui existent entre les membres de la communauté. Pour traverser le processus de deuil, des intervenant·e·s inuit et non-inuit du milieu communautaire, des services sociaux et des établissements scolaires les soutiennent. Dans leur pratique, tous ces professionnel·l·e·s se heurtent à de nombreux obstacles comme le manque de formation et de soutien. Mais les personnes inuit qui travaillent auprès des jeunes endeuillé·e·s font face à un défi supplémentaire. Ancrées dans la communauté, elles vivent elles aussi des pertes, et doivent composer avec leurs propres deuils. Si les professionnel·l·e·s du Sud souhaiteraient en apprendre davantage à propos de la communauté inuit, les intervenant·e·s inuit, de leur côté, aimeraient avoir un meilleur accès aux formations théoriques. Malgré les efforts déployés, l'ampleur de la souffrance couplée aux manques de connaissances continue de compliquer la réponse aux besoins des jeunes endeuillé·e·s. Des solutions existent pourtant. Lesquelles?

LE DEUIL AU NUNAVIK

Une grande communauté

Pour les personnes inuit du Nunavik, la notion de parenté dépasse largement la famille immédiate et élargie. Les jeunes évoluent dans un contexte où leurs oncles, tantes et grands-parents peuvent intervenir dans leur éducation au même titre que leurs parents. Les proches et les voisin·e·s peuvent également être perçue·s comme des membres de la famille et les cousin·e·s, comme des frères et des sœurs. Des liens étroits se tissent aussi avec leurs mentor·e·s et leurs pairs, qui occupent une place importante dans leur cercle rapproché.

Des risques de décès élevés

Les personnes inuit vivant au Nunavik sont démesurément nombreuses à perdre un proche dans des circonstances traumatisantes, et sont davantage exposées à des décès prématurés. S'ajoutent à ces décès d'autres types de pertes qui sont vécues comme des deuils. La séparation des familles par la protection de la jeunesse ou le système judiciaire en font partie.

Les données présentées dans cette infographie sont tirées de l'article de Shawn Renée Hordyk, Sarah Fraser et Lucie Nadeau «Kitsaniq (deuil) chez les jeunes Inuit du Nunavik. Des défis et des pistes de solutions pour les personnes qui veulent les soutenir», publié en 2024 dans *Frontières* [En ligne], vol. 35, n° 2.

INTERVENANT·E·S INUIT : LES DÉFIS

Composer avec ses propres deuils

Le plus grand défi des personnes inuit qui travaillent auprès des jeunes endeuillé·e·s? Le grand nombre de décès et de pertes auxquelles elles-mêmes sont confrontées. Leur disponibilité émotionnelle et leur capacité à accompagner les jeunes dépendent notamment de leur propre expérience du deuil et de la façon dont elles ont été soutenues. Un conseiller inuit interrogé précise :

« Lorsque les Inuit ne reçoivent ni conseils, ni soutien, ni supervision pour leurs souffrances personnelles ou professionnelles, accompagner des personnes en deuil devient trop douloureux. »

Une expertise sous-estimée

L'absence d'établissements postsecondaires dans la région complique la scolarisation des personnes inuit, qui doivent déménager temporairement au Sud si elles veulent accéder à une formation universitaire; une aspiration inaccessible pour une majorité d'entre elles. Les postes de direction se retrouvent alors comblés par des personnes non-inuit qui détiennent des diplômes en intervention. De leur côté, les Inuit sont considéré·e·s comme des « aidant·e·s » et leur expertise est sous-estimée. Les intervenant·e·s inuit mettent toutefois à profit plusieurs connaissances sur les pratiques culturelles et spirituelles liées au deuil, notamment. Des connaissances qui gagneraient à être considérées.

Une fatigue liée au roulement

Les Inuit qui travaillent dans les organisations disent vivre une « fatigue liée aux enjeux de collaboration ». Être confronté·e·s à un grand roulement de personnel non-inuit vient avec plusieurs conséquences : faire ses adieux à des collègues, accueillir de nouvelles personnes du Sud, répéter les mêmes explications, corriger certaines erreurs et réapprendre à faire confiance.



Jeunes inuit endeuillé·e·s. La force de la culture et du territoire

PRÉSENCE, CULTURE, ART ET TERRITOIRE : DES SOLUTIONS EXISTENT DÉJÀ

La présence

Une participante inuk raconte la perte de son frère. Elle confie avoir reçu beaucoup d'aide de la part de son entourage (ami·e·s, membres de la famille, intervenant·e·s) dans les jours qui ont suivi son décès, mais s'être retrouvée seule au moment d'affronter la douleur du deuil.

Un père inuk aborde la nécessité de sentir une présence attentive lors d'un deuil. Il est d'avis qu'il vaut mieux laisser la personne nommer ses sentiments et ses besoins :

« Sois seulement présent [...]. N'essaie pas de me consoler ou de me faire sentir mieux [...]. »

La question du soutien continu est aussi abordée par une pasteur. Cette dernière affirme avoir observé que les personnes qui ne le reçoivent pas restent « bloquées » dans leur processus de deuil.

Le mentorat

Une conseillère inuk identifie le mentorat comme une autre façon de venir en aide aux jeunes endeuillé·e·s, précisant qu'il peut prendre plusieurs formes :

- Une enseignante demande à ses élèves de l'aider dans la préparation d'un repas pour une famille en deuil. En apprenant à cuisiner, les jeunes sont plus habileté·e·s à prendre soin d'eux et d'elles-mêmes s'il advenait que leurs parents, en deuil, ne soient plus en mesure de le faire.
- Deux femmes inuit et une conseillère scolaire organisent une discussion en inuktitut. Elles discutent des stratégies qui les ont aidées lorsqu'elles étaient en deuil. Puis offrent la possibilité aux jeunes de parler de leur vécu et de poser des questions.
- Des adultes partagent leur expérience du deuil en inuktitut. Un conseiller inuk est d'avis qu'il est nécessaire d'accepter ses émotions et sa vulnérabilité lorsqu'on est endeuillé·e·s. Il répond à des garçons qui ont été encouragés à retenir leurs émotions :

« Les gens nous disent "soyez forts", je ne veux pas être fort. Ce n'est pas le moment pour moi d'être fort. »

L'art, le jeu et les activités ancrées dans le territoire

Un conseiller inuk suggère d'offrir aux jeunes des activités à faire sur le territoire, comme la chasse et la pêche, en complément des activités liées au deuil.

« Je ne me concentrerais pas uniquement sur le deuil... si vous faites quelque chose de plus traditionnel et que vous vous reconnectez à la terre, à l'activité... [les jeunes vont ainsi] avoir l'occasion de se connecter aussi à tout ce qu'ils traversent. »

Des conseillères scolaires confient avoir intégré l'art et le jeu comme outils d'intervention. Il est parfois difficile pour les jeunes de trouver les mots afin d'exprimer ce qu'ils et elles ressentent ou pour parler de leur expérience. Les activités proposées par les conseillères - la confection de masques ou de marionnettes, le dessin, les jeux dans lesquels on identifie différentes émotions, etc. - fournissent alors aux jeunes « un espace sécuritaire et un moyen de communication alternatif ».

L'art et les activités menées sur le territoire sont partie intégrante de la culture inuit. Le fait que des communautés autochtones y aient recours encore aujourd'hui pour intervenir auprès des jeunes en deuil atteste de la légitimité et de l'importance de ces pratiques.

Les données présentées dans cette infographie sont tirées de l'article de Shawn Renée Hordyk, Sarah Fraser et Lucie Nadeau «Kitsaniq (deuil) chez les jeunes Inuit du Nunavik. Des défis et des pistes de solutions pour les personnes qui veulent les soutenir», publié en 2024 dans *Frontières* [En ligne], volume 35, n° 2.

